

*Prix*  
*Bibliothèque Pour Tous 2003*  
*remis à Sylviane Chatelain,*  
*pour Le Livre d'Aimée,*  
*le 16 mai 2003, à Lausanne*

Discours de Maurice Rebetez  
Réponse de Sylviane Chatelain

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



## Discours de Maurice Rebetez

À LA QUESTION «les mots sont-ils vos alliés?» vous répondez :

*«Qu'un geste ou un visage, qu'un arbre croise ma route, sa silhouette ample ou effilée, autour de lui les nuances des verts dans les prés, des bleus dans le ciel, aussitôt les mots sont là, à foison, nécessaires et surabondants. Lesquels choisir? Quel assemblage de mots pour épouser le dessin entrelacé des branches, la lumière de cet instant, dont la sonorité, la couleur, le rythme et le sens sauront retenir l'impression, déchiffrer l'émotion? Les mots sont là, leur troupe indocile, leurs frôlements d'ailes, comme un tourbillon confus d'oiseaux, un soir d'été, au-dessus des toits. Mots à écarter, à capturer, la joie de les saisir quelquefois, dans une traduction d'abord lointaine, imprécise, que je m'efforce de rapprocher, mais la distance, même réduite peu à peu, demeure. Les mots sont-ils mes alliés ou les murs invisibles d'une prison, écrans de verre, transparents peut-être, mais déformants? Ne sont-ils mes alliés*

*que pour me démontrer sans cesse leur impuissance et m’attirer dans le silence où, enfin, leur absence permet à l’arbre d’exister ? »*

Cette quête tâtonnante du mot précis pour fixer une perception, exprimer une émotion, traquer un souvenir, le faire resurgir du tréfonds de la mémoire, de ses replis les plus obscurs, marque votre œuvre et lui imprime son unité. En obtenant le premier prix d’un concours organisé par l’Atelier littéraire du Soleil, à Saignelégier, lieu convivial qui insuffle un dynamisme vivifiant à l’expression artistique de toute une région, la nouvelle *Anna* a marqué votre entrée en littérature. Elle porte déjà tous les germes d’une œuvre à venir, l’imbrication du rêve et de la réalité parfois dans la même phrase, l’introspection féminine, le pouvoir des mots soutenus par une technique narrative complexe et originale, qui font de vous la lointaine petite-fille de Catherine Colomb, une grande dame, souvent méconnue, de la littérature romande, qui, elle aussi, s’est distancée de toute chronologie, s’ingéniant à glisser d’un personnage à un autre, du réel à l’imaginaire, du présent au passé et qui, du *Temps des Anges* aux *Esprits de la Terre*, a su bâtir ses *Châteaux en enfance*.

En découvrant *Le Livre d’Aimée*, la beauté intrigante de sa couverture nous séduit à l’instar de l’héroïne du roman attirée par le bleu de la robe d’une fillette dessinée sur l’album acheté en librairie.

En l’ouvrant c’est sa mise en pages aérée, sa typographie soignée, marque de son éditeur, qui

nous incite à la lecture. Les chapitres courts (aucun n'excède six pages) invitent à des pauses qui permettent au texte de respirer et au lecteur de prendre le recul nécessaire pour en savourer la richesse et la subtilité.

Au travers de phrases courtes, dans un style dénué de toute fioriture, aussi pur qu'un diamant, le lecteur est tout de suite confronté aux reflets trompeurs d'un jeu de miroirs.

La narratrice crée son personnage. Un visage encore incertain. Les mots pour le décrire se font difficiles, se cachent. Elle les cherche. C'est un jeu. Un mot surgit et suffit à l'émergence d'autres mots. L'image de la femme se précise, s'atténue, disparaît. Les mots insistent, ils sont patients. Le visage reprend forme, s'obstine à resurgir comme les images, dans le souvenir d'un rêve, s'estompent, s'effacent et tout à coup renaissent avec une netteté inquiétante. Le personnage de la femme s'impose. La narratrice le retrouve chaque fois qu'elle se met à sa table d'écriture *« même si ce n'est qu'un de ses personnages, mais plus opaque que d'autres, l'ombre d'un rêve plus secret, plus obscur »*. Elle tente à plusieurs reprises de l'abandonner car elle sait qu'il l'entraînera vers une part secrète de son passé qu'elle se refuse d'explorer. Elle l'utilise pourtant même si parfois son compagnonnage l'étouffe et qu'elle ressent son intimité comme une douleur qui ne veut lâcher prise. Une fois son travail de mémoire accompli elle va le quitter, s'en séparer, et il disparaîtra dans les neiges des dernières pages pour n'être plus qu'un rêve.

Une femme est venue se réfugier dans un village de montagne et au travers de l'album *Le Livre d' Aimée* parvient à sonder sa vie passée comme la narratrice fera remonter ses souvenirs par l'intermédiaire de son personnage qui n'est peut-être que son double, sa face cachée. C'est un récit gigogne où tout s'entrecroise, s'enchevêtre, où chaque image en appelle une autre, où chaque résonance nous entraîne dans des réminiscences de plus en plus secrètes: « *Sous chaque image, d'autres remuent, murmurent, épuisant clapotis de la mémoire, des souvenirs indésirables sur lesquels on ne peut que jeter un filet de mots* ».

Aux souvenirs innocents de l'enfance empreints de la tendresse accueillante de la grand-mère et aux souvenirs olfactives au goût douxereux de thé à la cannelle ou au parfum de framboise, succèdent le souvenir d'un père malade, absent, derrière une fenêtre d'hôpital, la terrible prise de conscience de n'être pas désirée, d'obéir pour tenter de mériter un peu d'amour maternel et, au moindre prétexte, de subir les reproches insensés d'une mère dont les derniers mots sur son lit de mort seront pour lui demander d'ôter la main qu'elle avait posée sur la sienne, pour lui ordonner de partir, « *les mêmes [mots] qu'elle lui avait répétés sourdement dès avant sa naissance.* »

*Le Livre d' Aimée*, c'est d'abord une bande dessinée achetée par une femme qui a été attirée par la couleur de la robe de la fillette représentée sur la couverture et par le prénom du titre. Un prénom, Aimée, le seul de tout le roman, riche de signification avec son origine latine *amata*, qui est aimée,

pour une personne à qui on n'avait cessé de répéter qu'elle n'avait été qu'une mauvaise nouvelle, un invité de dernière heure, un passager clandestin dont la présence dérangeait tout le monde. En apparaissant en filigrane tout au long du récit, *Le Livre d'Aimée* sert de révélateur pour ranimer les souvenirs. À l'apprentissage de la lecture d'Aimée sous l'œil bienveillant de son grand-père répond l'incompréhension puis la découverte par la narratrice du sens des mots, de leur fascination et des mondes qu'ils ouvrent. Au manque cruel de livres, à la quête éperdue de ceux gardés par les habitants du village dans lequel réside Aimée, village retiré qui se meurt et dont l'école a été abandonnée depuis longtemps, et au déchirement d'Aimée « *qui avait tourné la page de son dernier livre, était prisonnière pour toujours d'une pièce à l'unique fenêtre, sentait se resserrer des murs autour d'elle et se rétrécir le monde qu'elle aurait pu habiter* » fait écho le pouvoir des livres lus, pris dans le tissu de la vie.

La robe bleue d'Aimée est pareille à la robe blanche reçue à l'occasion de la fête de l'école que, fillette, elle portait lorsqu'elle était en équilibre sur le muret, malgré l'interdiction des parents et qu'on l'avait menacée. Dans son affolement elle n'avait pas compris que c'était une farce. Elle s'était sentie seule pour la première fois en équilibre entre l'insouciance de l'enfance et le rire des adultes.

Les images d'une prise de voile dans l'internat du couvent fréquenté par Aimée après le départ de ses parents que reflètent le visage entrevu dans la chapelle qu'hante la femme et se confondent avec

celui rencontré par la narratrice dans le silence d'une église lors de lointaines vacances en Italie et « *qui ne sont peut-être que les deux faces étrangères, irréconciliables d'un même visage* ».

La liaison qu'entretient Aimée, chez son employeur, avec une connaissance venue en vacances, fait écho au désenchantement amoureux, à la découverte que les promesses ne sont pas éternelles, qu'elles ne sont qu'un jeu, une stratégie pour obtenir ce que l'on désire, que la personne avec qui on a vécu sans réserve de mots ou de gestes devient une autre, un étranger, que la personne qui ne pouvait se passer de vous ne supporte plus que vous marchiez à ses côtés, alors que pour une fois on s'était crue choisie et désirée.

Le pinceau qui a aquarellé les cases de l'album *Le Livre d'Aimée* a laissé des traces de couleur tout au long du récit :

Le bleu de la robe d'Aimée, couleur du rêve, de l'évasion, de la permission qui symbolise la part insouciante de l'enfance, le bonheur fragile et transparent comme l'air et le ciel, couleur qui marque les moments heureux à l'instar de l'été : « *Elle se souvenait d'abord de la lumière, de l'éclat particulier du ciel. Il était d'un bleu difficile à décrire, peut-être un peu ce bleu de la robe d'Aimée qui avait attiré son attention dans la librairie, aigu et fragile.* »

Le rouge des lèvres de la mère, couleur de l'interdit, de l'amour qu'on lui refuse, de la vie qu'on lui reproche, de la colère et de ses mots inattendus et dangereux « *rouges comme la blessure de ses lèvres* ».

Le noir du deuil. Du deuil porté par la mère, du cercueil du grand-père d’Aimée, couleur du drap posé sur la nonne qui fait le deuil d’une vie passée avant de renaître à une nouvelle vie.

Le blanc couleur des rites de passage symbolisé par la blancheur immaculée de la neige dans laquelle va disparaître le double de la narratrice pour ne devenir qu’un rêve.

En référence à une dédicace, *Le Livre d’Aimée* est une histoire de murs et de départs.

Avec le muret qui clôt le monde insouciant et confiant de l’enfance s’ouvre un monde de solitude aux normes régies par les adultes. Avec le mur qu’escalade Aimée pour aller chercher les livres laissés dans l’école abandonnée. Avec les murs protecteurs du couvent et les murs refuges de la chapelle où se ressource la femme. Avec le mur d’incompréhension qui suit la rupture amoureuse et celui du passage pour accéder à un monde nouveau, à l’image du col vers lequel se dirigent Aimée et sa fille. Avec le départ pour cause d’un espoir toujours renouvelé, toujours déçu que quelqu’un vienne s’asseoir à ses côtés ou pour fuir une relation aux promesses non tenues.

*Le Livre d’Aimée* est parsemé d’images qui reviennent comme des refrains insistants dans les « paysages de mots » de la narratrice et des repères dans le fatras des souvenirs : les cris des hirondelles dans le bleu d’un ciel d’été liés à un instant de bon-

heur et d'attente mêlée d'un obscur désir. Une présence bienveillante penchée sur l'épaule de celui ou celle qui lit. Les lèvres rouges de la mère qui comme une fleur vénéneuse s'ouvrent et se referment en répétant sans se lasser la même malédiction. La main qui s'agrippe à la robe de la mère, la main impuissante du père à la fenêtre de l'hôpital, la robe bleue d'Aimée, les ailes tremblantes du papillon et les images de neige qui couvre d'abord les hauteurs pour venir bientôt tout effacer.

*Le Livre d'Aimée*, c'est surtout un moment de grâce partagé dans le secret de l'écriture avec la naissance d'un personnage, révélateur des souvenirs enfouis et qui une fois son rôle accompli disparaîtra dans la blancheur hivernale. Déjà présente dans *Le Manuscrit*, roman en triptyque, il y a la maîtrise de jouer sur trois registres (*Le Livre d'Aimée*, le village où s'est retirée la femme, la table d'écriture de la narratrice) avec trois personnages qui se confrontent, se confondent ; de décrire un présent qui se joue du temps, démarche de la première heure : « *je retrouve peu à peu hier et demain, les jours* » écriviez-vous dans une de vos premières nouvelles, *Le Chat noir* ; d'inclure dans une même phrase plusieurs instants : « *Elle est assise à la table d'une étroite cuisine, dans le creux profond d'un fauteuil qu'elle a poussé devant la cheminée, sur le bord de son lit, indécise dans le froid du matin* », instants qui seront détaillés, repris par la suite, et de susciter l'effet de miroir : « *Elle est assise dans son fauteuil et je la regarde, comme elle regarde les personnages de la bande dessinée [...] ouverte sur ses genoux.* » On assiste à la recherche des mots

avec une minutie d'horlogère pour retenir l'insaisissable, des mots qui « *savent retrouver les chemins condamnés, forcer les barrages élevés tant bien que mai devant d'anciennes blessures. Ils vous entraînent là où vous ne voulez pas aller, ensuite ils se dispersent et vous abandonnent dans la lumière sans ombre de lieux déserts, inhospitaliers et trop familiers.* » Des mots au pouvoir profond comme les pensées dans une association d'idées, déjà décrite dans une nouvelle du recueil *De l'autre côté*: « *Un mot en contient d'autres, en débusque d'autres, tous ensemble ils sont des pas faits en arrière, les gestes pour creuser, déblayer. Et les souvenirs tirés à la lumière, pris au piège des mots, on peut s'en saisir, les tourner et les retourner pour les user, tenter du moins, puisqu'il est impossible de s'en débarrasser, d'en supprimer les aspérités* », et qui se poursuit ici car « *chaque mot est attaché aux autres, chaque souvenir relié à d'autres profondément enracinés. En tirer un à soi, c'est les entraîner tous, c'est déchirer toute l'épaisseur de nos mémoires, le tissu serré de nos vies.* »

Enfin, *Le Livre d' Aimée*, c'est surtout la faculté, à travers une langue d'une évidence incroyable, de dire peu, de se tenir dans le menu pour mieux suggérer l'indicible.

MAURICE REBETEZ

## Réponse de Sylviane Chatelain

C'EST CHAQUE FOIS la même chose, et cela m'étonne toujours. Mettez-vous à ma place. Imaginez que vous vous asseyiez un jour à votre table. Vous avez devant vous une feuille blanche, un rectangle de papier, format A4, et tout autour des objets éparpillés, une plume, une bouteille d'encre, des dictionnaires, une règle, un cendrier. De quoi tenir pendant quelques heures.

Vous prenez votre plume, vous vous penchez sur la feuille, vous attendez un instant et ce qui se passe à chaque fois vous surprend : la feuille s'allonge, s'élargit, en un mot se dilate, les objets autour d'elle disparaissent, et la surface de la table aussi, et les murs de la pièce. Vous n'êtes plus dans votre bureau. Devant vous s'étend (il faut que je fasse honneur à mes origines jurassiennes), devant vous s'ouvre un champ de neige parfait, un de ces champs de neige toute neuve où ne se lit encore aucune trace, même pas l'une de

ces légères griffures qu'y dessinent les pattes des oiseaux.

Vous hésitez, mais vous savez déjà ce que vous allez faire : avancer d'un pas. Tout à l'heure il y avait une route, quelques sapins, la silhouette lointaine d'une maison, mais dès que votre pied s'est posé dans la neige, il n'est plus rien resté que cette immense surface blanche sous un ciel blanc que l'on devine encore gorgé de flocons.

Vous avancez. Le blanc, autour de vous, au-dessus de vous, la liberté et la solitude, l'éblouissement et le vertige. Peut-être allez-vous rester prisonnier de ce silence, peut-être tournez-vous en rond depuis longtemps déjà ? Si vous vous retournez, vous ne voyez rien d'autre que la marque de vos pas, et si vous vous arrêtez, vous savez que vous risquez de céder au froid et à la fatigue, de vous abandonner à un dangereux engourdissement. Alors vous continuez.

Et un jour vous atteignez le bord, le même ou un autre ? Comment le savoir ? Vous voyez une route, quelques sapins, le toit d'une maison. Vous vous retournez. Sur la neige, votre dernier pas a imprimé un point. Point final.

Vous quittez le champ, la feuille reprend très vite ses dimensions normales. Vous n'avez plus devant vous, sur votre table, qu'une feuille A4 couverte de signes. Non, un paquet de feuilles plutôt. Et plus tard, c'est un livre que vous tenez dans vos mains, vous le soupesez, vous en tournez les pages, vous sentez son odeur d'encre. Voilà, c'est la fin de la traversée, votre voyage est terminé.

Et alors ? Alors vous attendez, vous vous sentez un peu seul. Est-ce que quelqu'un remarquera les

traces dans la neige, est-ce que quelqu'un aura la curiosité de les suivre, et où le mèneront-elles, le conduiront-elles jusqu'à vous ?

Est-ce que la rencontre aura lieu, la rencontre incertaine, improbable avec celles et ceux vers qui a été entrepris ce voyage ?

Vous êtes là.

Mes traces ne se sont pas perdues puisque vous êtes là.

Vous voyez ce qui m'arrive, à chaque fois, même quand je m'assieds à ma table pour écrire quelques mots de remerciement.

Mais peut-être, de cette manière, ai-je réussi à vous dire combien est vital pour moi ce chemin d'écriture et nécessaire cette piste fragile que je laisse derrière moi, combien par conséquent est profonde ma gratitude.

Recevoir ce prix aujourd'hui m'honore et m'encourage, oui, m'encourage à recommencer, à me pencher sur de nouvelles feuilles, et peut-être y aura-t-il encore des champs de neige à traverser et des lecteurs pour me retrouver de l'autre côté.

Merci aux membres du jury du Prix Bibliothèque Pour Tous de m'avoir suivie sans se laisser décourager, merci à Pierre-Yves Lador, à Laurent Voisard, à Maurice Rebetez qui a posé sur mon livre un regard attentif et chaleureux, qui en a parlé avec la perspicacité, la sensibilité et la générosité qui lui sont coutumières, à Charlotte Raymondin pour avoir prêté à mon texte sa voix et son talent.

Merci à mon éditeur, Bernard Campiche, pour avoir donné à mon champ de neige un format plus

maniable, et plus généralement pour la qualité de son travail, son amitié et sa confiance.

Merci aux membres de ma famille qui depuis longtemps supportent mes angoisses de promeneuse solitaire.

Merci à vous tous de m'entourer ce soir.

SYLVIANE CHATELAIN